

On s'abonne à Lyon,  
Rue de la Préfecture, 2,

A L'ENTRESOL.  
Le Bureau est ouvert de 10 à 3 heures.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend  
dans les Théâtres.



LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau  
de L'ENTR'ACTE.

Abonnement :  
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes  
insertions répétées.

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

## LES IMMANQUABLES.

De mon temps, au collège (il y a plus de vingt belles années de cela), de mon temps on avait surnommé les *immanquables*, certain mets assez simple, assez bourgeois, certain tubercule découvert, je crois, par Améric Vespuce ou Christophe Colomb (peu importe); oui vraiment, nous avions ainsi baptisé l'éternel plat et l'exotique tubercule, maintenant acclimaté sur notre sol fertile où son abondance fait la ressource du pauvre et les délices de la table du riche... Je demande humblement pardon au lecteur de cette diffuse et longue introduction qu'un seul mot, le nom originaire des *immanquables* du collège, pouvait lui éviter la peine de lire. J'ai nommé *la pomme de terre!!!* et j'entre aussitôt en matière.

Lecteur ami, ne va pas, je te prie, crier au paradoxe si je t'affirme sérieusement que parmi tes connaissances les plus intimes et les plus chères, parmi tes concitoyens les plus vertueux et les plus honorés, tu trouverais grand nombre d'originaux dignes en tous points d'être comparés à mes *immanquables* du réfectoire du collège. Ne ris pas, ami lecteur, car je t'assure que l'espèce dite des *immanquables*, ou l'*homme-pomme-de-terre*, si tu préfères, foisonnent, pullulent dans ta propre cité (assez peu propre du reste), dans ta famille, dans ta maison, qui sait? à tes côtés peut-être!...

Ecoute. Es-tu membre de quelque cercle du commerce ou de l'aristocratie financière ou non? — cela ne fait rien à la chose. Tu aimes à jouer au billard, aux échecs, ou même, digne émule du célèbre Munito, tu as pris en belle passion le jeu célèbre des dominos. Que t'arrivera-t-il? — Je vais te le dire.

Tu te sépares, un soir, une heure plutôt que de coutume, de ta vertueuse épouse et de ton intéressante famille; tu sors vêtu de ton habit noir le plus neuf, avec ton chapeau parfaitement brossé, chaussé de tes bottes les mieux faites; tu es éblouissant! Ainsi paré, tu te diriges vers le susdit cercle des beaux-arts ou du négoce, comme tu voudras; tu marches d'un pas rapide, pressant avec complaisance dans ta main gantée la tabatière doublée d'argent doré fraîchement garnie, — cela est à merveille; tu entres, tu salues gauchement et jettes soudain un regard inquiet et scrutateur sur les tables de jeu, sur les magnifiques billards en bois de citronnier avec moulures de bronze... O désappointement funeste! tu es arrivé trop tard malgré ta diligence inaccoutumée... Tu mourais d'envie de jouer, eh bien! tu ne joueras pas!... — Le billard, le domino, le trictac, les échecs, les tables de piquet et de boston, tout a été envahi depuis une heure par cette nuée d'étourneaux, joueurs infatigables, *cartonneurs* opiniâtres et renommés qui appellent un bal la table étroite, entourés d'une haie compacte et ricaneuse, aux larges, gé-

néreuses et nobles idées... qu'inspirent la vue et la soif de l'or. Tout a été envahi! et un de tes voisins en se retournant t'enfonce disgracieusement son chapeau dans l'œil. Au lieu d'excuses tu l'entends fredonner à ton oreille, tu l'entends d'une voix criarde chanter avec M. Scribe, et en se frottant les mains: *Oui, l'or est une chimère!...*

Ton voisin a gagné, sois-en sûr, car il se redresse et se fait place comme un suisse de cathédrale, en écartant ses coudes maigres et anguleux... Tout a été envahi! pas la moindre place pour toi!... Alors, mon cher habitué, déguisant à peine ton déplaisir, tu souris avec amertume, tu grimaces le contentement, et, frottant ton œil endolori, tu fais, comme on dit, *contre mauvaise fortune bon cœur*; puis, concentrant ton dépit, tu fais une pirouette, et envoyant à tous les diables les éternels confrères, et tous les enragés joueurs qui t'ont devancé, tu t'écries avec moi: *Peste soit des immanquables!*

Si, pour te consoler un peu de ta déconvenue de joueur, tu te rends au spectacle en fredonnant en faux-bourbon un air de Bellini ou d'Authier, le théâtre, aussi inhospitalier que le cercle ou l'estaminet, le théâtre te réserve encore de nouvelles tribulations; les voici. A peine entré dans la salle, tu cherches ta place favorite, ton coin de prédilection; mais, bast! tout est occupé, envahi, obstrué; les *immanquables*, les éternels *immanquables* sont encore fidèles à leur poste là comme partout ailleurs; seulement ici c'est l'abonné-momie qui remplacera dans le rôle d'usurpateur tes collègues les beaux joueurs; c'est l'abonné-momie qui se passe de diner, met ses bas à l'envers et sa perruque de travers, pour arriver avant le lever du rideau, et causer avec l'éclaireur du lustre, car l'abonné-momie est grand ami des lumières.... au théâtre; excellente et pacifique espèce d'*immanquables*, l'abonné-momie est d'ailleurs la meilleure gazette des théâtres que le jeune homme qui débute puisse consulter; il se recommande par son expérience et son âge aux pères et mères de famille. — Tu n'en es pas encore quitte, ami lecteur, avec tes inconvénients et tous les *immanquables* de ta connaissance.

Si, par occurrence, tu es de ce petit nombre de spectateurs qui vont au théâtre pour entendre l'opéra ou pour écouter la comédie, tu ne manqueras pas de rencontrer à tes côtés quelques-uns de ces beaux-fils de comptoir ou de manège qui, durant le grand air du ténor ou la cavatine de la *prima dona*, devisent à haute voix sur la rente, sur l'Espagne, de leurs chiens, de leurs chevaux ou de leurs maîtresses; tout cela avec accompagnement obligé de bâillements, de jurements, d'allongements de bras, de clignotements d'yeux et de siffotements aigus. Ah! Dieu te garde surtout de cette maniaque espèce d'*immanquables!*

JULES DE ST-SÈVÈRE.

Bourg, novembre 1838.

(La fin au prochain numéro.)

## BIOGRAPHIE.

M<sup>LE</sup> JOLY.

M<sup>lle</sup> Joly est une très-jeune et très-jolie personne ; son portrait en dit assez pour sa figure, la date de sa naissance exprime sa jeunesse. M<sup>lle</sup> Joly est née à Douai en 1820.

Les personnes qui tiennent à vieillir les actrices, et par conséquent à désespérer de leur avenir, pourront être parfaitement rassurées en lisant cette date, 1820 ! ce qui ne donne pas encore à M<sup>lle</sup> Joly dix-neuf ans.

Fille d'un directeur de théâtre, elle ne pouvait manquer à sa destinée ; et bien lui en a pris de se faire actrice, car des succès l'attendent, et, qui sait ? un grand nom peut-être ! Elle a donc débuté à Bordeaux d'abord, en 1833, dans un théâtre de société, puis elle s'est montrée tout aussitôt digne d'une plus grande scène et a commencé sa carrière dramatique par de petits emplois d'amoureuse. En 1835, elle suivit son père à Montpellier, où elle osa se faire entendre dans des concerts qui lui valurent des applaudissements de bon aloi. Tout-à-coup, elle se révèle à elle-même ; d'actrice de vaudeville, il lui sembla qu'elle pouvait se faire chanteuse, et elle se fit chanteuse.

Avec une volonté forte, elle prit le goût de l'étude, et dans ses moments de vacances elle fit des voyages à Paris où elle mit à profit les heures de liberté qu'elle avait, liberté dont elle profita si bien qu'Avignon l'accueillit comme première chanteuse. M. Chéri Delsarte, professeur nouveau et fort habile, l'auteur d'une méthode de chant fort appréciée et dont quelques privilégiés ont le secret aujourd'hui, forma cette jeune élève et en fit ce que vous savez, une chanteuse qui possède une voix délicieuse que la méthode et le goût rendent remarquable.

Voici le passé de la jeune chanteuse que Lyon possède, quel sera son avenir ? il promet d'être beau. Puissé-je dans dix ans être encore biographe et la retrouver sur la grande scène de l'Opéra de Paris !

## Revue des Théâtres.

## Grand-Théâtre.

LES DEUX ROSES, BALLET EN DEUX ACTES DE M. BARTHOLOMIN.

Le livret des *Deux Roses* ressemble à tous les livrets du monde ; on suppose que c'est un seigneur amoureux d'une paysanne ou d'une grande dame, qui se trouve d'abord contrarié dans son amour et puis qui triomphe au milieu d'un immense chassé-croisé.

Nous ne nous amuserons donc pas à disserter sur le mérite de cette composition littéraire, l'œuvre chorégraphique apparaissant seule au milieu de cet imbroglio basque, castillan, aragonais, andalous, catalan, tout ce qu'on voudra.

On y danse des zapateados, des catalanes, des galiciennes, des sériennes et enfin le Jaleo de Jerès, cet illustre pas que les sœurs Noblet ont créé et dansé avec tant de charme et tant de succès.

Toutes les danses, depuis le premier pas jusqu'au final, sont empreintes d'une couleur locale ravissante ; les castagnettes, qui y jouent un rôle important, produisent le meilleur effet ; le pas des tambours de basque est composé d'une manière fort originale et fort piquante ; le père Taglioni et Beaupré ne le renieraient pas ; les groupes en sont disposés avec beaucoup d'art. Nous devons louer aussi la fraîcheur des costumes, et ne pas oublier une toile de fond dont l'administration a fait les frais, et qui nous semble un fort joli paysage que M. Savette a rendu avec bonheur.

M<sup>me</sup> Siran, toujours légère, toujours gracieuse, toujours charmante de désinvolture, et M<sup>lle</sup> Bazire, qui l'a parfaitement secondée, ont dansé ce *Jaleo de Jerès* d'une façon enivrante. C'est un mot que je hasarde et qu'on ne trouvera pas exagéré, car le public enthousiasmé a crié *bis* et a eu l'occasion de l'applaudir deux fois avec frénésie.

M<sup>lle</sup> Bartholomin fait chaque jour de nouveaux progrès, elle promet une danseuse du premier ordre ; il y a dans ces petits pieds-là tout un avenir de Taglioni. Le corps de ballet a bien manœuvré. M. Finart est toujours un grand danseur.

## Théâtre du Gymnase.

Connaissez-vous le *Prévôt de Paris* ? — Non. — Je vous en félicite ; car moi qui ai eu le courage de l'avalier en entier, j'ai failli en mourir d'indigestion. Et cependant j'aurais dû me réjouir, car voici le bon vieux temps revenu ; nous donnons à plein collier dans le vieux mélodrame ; nous voilà revenus à ce mélodrame pur sang qui faisait les

délices de nos pères. Si Jules, de mélodramatique mémoire, vivait encore, il pousserait un hurlement de joie : l'ombre de notre traître bien-aimé a sans doute tressailli dans sa tombe, si l'écho du Gymnase lui a renvoyé quelques tirades du *Prévôt de Paris*. Pauvre prévôt ! ils t'ont décoré fastueusement du nom de drame, ce qui ne t'a pas empêché de mourir bruyamment. Infortuné ! que la clé forcée te soit légère, tu n'emportes pas nos regrets ! Et le moyen qu'il en fût autrement, avec une pièce écrite et arrangée de la façon du monde la plus cocasse et la plus bizarrement drôle ! Les mots les plus ébouriffants, les plus antédiluviens y ont été prodigués, entassés. Il y a surtout une scène admirablement bouffonne, celle où le prévôt de Paris vient demander à une juive, sa maîtresse, sa fille qu'il sait réfugiée chez elle. La juive, de son côté, lui réclame son fils qu'il avait fait enlever. « Rends-moi ma fille ! dit Hugues Aubriot. — Rends-moi mon fils, répond Sara, et je te rendrai ta fille ! — Tu n'auras pas ton fils, mais je veux ma fille. — Mon fils ! — Ma fille ! — Je l'aurai ! — Tu ne l'auras pas ! » Et le public riait et se divertissait fort. Et un malin spectateur placé près de moi accompagnait cette scène avec un petit flageolet qui préludait mélodieusement l'air : *Tu n'auras pas ma rose*. Bref, d'un roman rempli d'intérêt et bien écrit, les auteurs ont réussi à faire une pièce détestable.

Il est à regretter que des artistes de mérite et de talent se fatiguent et se chargent la mémoire de rôles aussi ultra-ridicules. — Lambert, Alexandre et M<sup>me</sup> Josse en ont dû souffrir les premiers ; car, malgré leurs louables efforts, ils n'ont pu sauver l'ouvrage. Rendons justice en passant à M. Claudius, qui, pour ne pas retarder le bénéfice, et pour obliger un camarade, a appris et joué en deux jours un rôle ingrat et difficile. Sa bonne volonté a été perdue, il est vrai, mais elle n'en est pas moins digne d'éloges.

*La Bourse de Pézenas* est un peu lourde de bêtise et très-vide de sens ; en voyant cette flouerie, l'illustre Macaire, qui assistait au spectacle, s'est écrié en haussant les épaules : *Nous sommes volés !* Cependant, grâce à la verve comique de Barqui et Cécicourt, cette spéculation hasardeuse a réussi.

Léonce est venu heureusement concilier tous les esprits. Les trois actes de ce vaudeville sont charmants.

Un M. de Courcelles veut absolument marier sa fille Marie à un jeune homme qu'elle aime. Mais Frédéric la refuse ; car il a connu à Paris, et amené avec lui à Montpellier, une jeune ouvrière dont il est amoureux. Survient un neveu de M. de Courcelles, M. Oscar Gibaut, vieux fat qui arrive exprès de Paris pour tenir le poêle au mariage de sa cousine. Le père de Marie, bonhomme au fond, veut éloigner l'obstacle qui s'oppose au bonheur de sa fille. — Grâce au vieux furet parisien, on découvre la demeure de la modiste. Léonce, ami de Frédéric, et qui, en revenant d'Afrique, est venu l'embrasser et assister à sa noce ; Léonce, mauvais sujet, étourdi, se charge de convertir Frédéric avec sa logique militaire, et d'enlever au besoin la belle à la baïonnette.

Mais que devient-il en découvrant en elle Mathilde sa sœur, sa sœur qu'il espérait revoir jeune, belle et pure, sa sœur déshonorée ! Ici le rôle change ; le lieutenant fou, léger et indiscret, fait place au frère qui veut venger l'honneur de sa famille.

De Courcelles abusé voit partir la suivante de Mathilde, et croit n'avoir plus rien à craindre. Frédéric, cédant aux railleries et aux conseils de Léonce, a consenti à tout. Que faire maintenant ! Il est trop tard ; ses propres paroles le condamnent, et lorsqu'il veut parler en frère outragé Frédéric l'accable de son mépris. Il ne reste plus qu'un moyen à Léonce pour venger sa sœur, le duel. Ils vont sortir tous deux lorsque Mathilde survient et se trouve témoin du mariage de son amant. Elle était donc trompée, abusée. En vain Frédéric implore son pardon, elle le refuse. Désespéré, il va se tuer, lorsque Marie, qui sait tout et qui a tout entendu, s'élançe au milieu d'eux. Une indiscretion d'Oscar Gibaut a tout fait découvrir. Marie, suffoquée de douleur, dégage Frédéric de sa parole et déchire elle-même le contrat. Mathilde a retrouvé un époux. La création du rôle de Léonce fait le plus grand honneur à Casimir. Il en a admirablement rendu les deux nuances si différentes ; aussi a-t-il eu sa large part dans les bravos du public. Claudius a joué Frédéric avec amour et sentiment, et M<sup>me</sup> Josse a mis de la dignité et de la chaleur dans le rôle difficile de Mathilde. Dans le rôle d'Oscar Gibaut, Breton a été ce qu'il est toujours, d'un comique délicieux. Il a fait de ce personnage un type fort amusant d'homme-gazette. Nous conseillons à M<sup>me</sup> Mercier de travailler ; si la beauté plaît, elle ne donne pas du talent.

En somme, cet ouvrage, bien monté et bien rendu par les acteurs, fait le plus grand plaisir et nous a amplement dédommagés du long cauchemar qui l'avait précédé. Si le public a été content, le bénéficiaire

L'entr'acte lyonnais.



M<sup>lle</sup> JOLY,  
*Pr<sup>me</sup> Chanteuse, (g.<sup>d</sup> théâtre.)*

cière ne l'a pas été moins; et nous souhaitons une chance aussi heureuse à Cêlicourt dont on nous annonce le bénéfice pour vendredi prochain. Voici les pièces choisies par le bénéficiaire: *Henri Hamelin le Manufacturier*, drame en trois actes, du théâtre du Gymnase; *le Tapisier de Louis XVI*, vaudeville du Palais-Royal; *le Mariage en Capuchon*, vaudeville des Variétés, et *la Reine des Tilleuls*, espèce d'imbroglio, où apparaît, dit-on, M<sup>me</sup> Girard au milieu des flammes du Bengale.

Cêlicourt est trop généralement aimé des Lyonnais pour que la salle du Gymnase ne soit pas comble ce jour-là. A vendredi donc.

### Le Chamois qui parle.

Les montagnards sont braves, intrépides à la chasse comme à la guerre; mais en général ils sont plus ou moins superstitieux. Les Tyroliens croient au Chasseur noir, le Samiel du *Freyschütz*; les Écossais à l'ombre errante de Rob-Roy, leur chef de clan; les Suisses à un esprit des montagnes, gardien du gibier, dont ils le disent avide. Eh bien! ces hommes courageux, adroits, infatigables, qui ne tournent point le dos à l'ennemi, trembleront comme des enfants à l'apparition subite de ces prétendus revenants.

Dernièrement un de ces audacieux tireurs de chamois qui poursuivent leur proie jusqu'au sommet des pics les plus escarpés et ne craignent point de l'aller chercher au milieu des précipices, ennuyé de courir après un gibier vif, agile, méfiant et devenu rare de plus en plus, s'affublant à la brune de la peau d'un de ces animaux, se cacha dans un lieu élevé et solitaire. Là, immobile, le fusil à la main, il attendait patiemment à l'affût l'occasion de s'en servir, ressemblant beaucoup plus à un animal qu'à un homme. Soudain un coup de feu se fait entendre. Une balle bien ajustée, parbleu! pénétrant dans la peau de chamois dont il était couvert, l'aurait infailliblement tué sans l'adresse de celui qui troublait ainsi sa solitude; car, malgré la chute du jour, un autre chasseur montagnard avait visé si juste qu'il venait d'atteindre sa peau de chamois précisément au haut de la tête. Pensant l'avoir tué raide, il approchait pour s'en emparer, quand notre homme, tout ému du coup, se lève subitement, oubliant de se débarrasser de l'accontrement bizarre qui le grandit outre mesure, et s'écrie d'une voix retentissante: *Qui est-ce qui ose donc tirer ici sur moi? Le chasseur recule épouvanté, jette son fusil, perd son chapeau et fuit à toutes jambes jusqu'à son village, où il arrive pâle, essoufflé, éperdu. Chacun l'interroge: il dit qu'il a rencontré le démon protecteur des chamois, qu'il a tiré sur lui à cinquante pas, que sa balle est entrée dans sa tête sans le blesser, qu'il s'est levé, qu'il avait vingt pieds de haut, le corps velu, des cornes, des bras, qu'il lui a pris son fusil, son chapeau, et lui a dit d'une voix de tonnerre: « Misérable, tu oses tirer sur moi!... » On connaît Brandt pour un gaillard, on sait qu'il n'est pas poltron; cependant quelques-uns doutent, mais le plus grand nombre le croit. Tous l'interrogent curieusement et cherchent à le calmer. Soins inutiles! l'impression a été si forte, si profonde, que le malheureux Brandt en a perdu la tête. Il ne reconnaît plus personne. Il prend le pasteur pour sa fiancée, le doux *Ranz des Vaches* pour le vent du nord, et les enfants d'Underwald disent, en le montrant du (ou au) doigt quand il passe: « Pauvre Brandt! il est fou; il a vu le chamois qui parle! »*

### M<sup>me</sup> Mercier et la Direction.

Si notre impartialité nous a fait un devoir de signaler un acte de bonne volonté de la part d'un artiste, il nous paraît également convenable de livrer à la publicité le mauvais vouloir et le refus ridicule qu'a fait à l'administration une actrice fort jolie, il est vrai, mais à qui nous ne craignons pas, néanmoins, de dire la vérité.

Pourquoi M<sup>me</sup> Mercier a-t-elle refusé un rôle dans une des pièces du prochain bénéfice, et cela sous le prétexte qu'il n'était pas assez important pour elle? Ce n'est pas faire preuve d'esprit, selon nous, que de mesurer l'importance d'un rôle à sa longueur. Usant de son droit, M. Provenance a envoyé le rôle à l'actrice par voie d'huissier. M<sup>me</sup> Mercier a ri au nez de l'homme de loi en déclarant qu'on ne lui pouvait rien, vu qu'elle n'était pas majeure. Bravo, madame! mais alors votre engagement n'est donc pas valable? Et si, à son tour, le caissier du théâtre vous riait au nez lorsque vous irez toucher vos appointements, s'il fondait son refus sur votre minorité qui rend votre engagement nul, que répondriez-vous, puisque votre mariage ne vous émancipe pas? Il nous semble alors qu'il vous faudrait un tuteur qui eût la responsabilité de

vos caprices. Dans tous les cas, si l'amour-propre est ridicule et mal-séant chez un artiste de talent, il l'est encore plus lorsque la médiocrité s'en pare.

### CAUSERIES.

Le bateau à vapeur *le Tartare*, récemment arrivé à Toulon, apporte des copies de la *Transfiguration* et du *Jugement dernier*, ces deux chefs-d'œuvre de l'école italienne, et une statue de marbre, que le cardinal Fesch envoie à une église de Lyon.

— Le ministre de l'intérieur vient d'acheter pour notre Musée un tableau de M. Saint-Jean, notre compatriote. Ce tableau représente une jeune fille portant des fleurs, et figurera sans doute à notre prochaine exposition. M. Saint-Jean s'est, dit-on, fort bien tiré de ce sujet, si admirablement rendu par Greuze.

— Nous croyons faire plaisir aux dilettanti, en leur conseillant d'assister au concert que donnent M. et M<sup>lle</sup> Gebauer, dans la salle de la Bourse, aujourd'hui à midi. On y entendra la jeune *prima dona* d'Italie dans différents morceaux, et son père, le professeur de basson au Conservatoire. L'orchestre du Grand-Théâtre a bien voulu se joindre à ces deux artistes pour concourir à l'éclat de cette matinée musicale.

— Le théâtre de la Renaissance vient de s'ouvrir, et la vive attente du monde littéraire n'a pas été déçue. *Ruy Blas*, joué par Frédérick Lemaître, a obtenu un de ces brillants succès auxquels M. Victor Hugo est habitué. Nous espérons que l'administration de notre théâtre, si jalouse de varier les plaisirs du public, nous donnera, avant la fin de l'année théâtrale, l'occasion d'applaudir cette œuvre nouvelle.

— M<sup>lle</sup> George poursuit le cours de ses succès à Marseille. On annonce pour le 25 son arrivée à Lyon, où la grande tragédienne jouera successivement les plus beaux rôles de son répertoire, *Sémiramis*, *Méropé*, *la Tour de Nesle*, *Lucrece Borgia*.

— L'indisposition de Siran retarde toujours, au grand regret du public et au grand détriment de la direction, le 3<sup>e</sup> début de M<sup>lle</sup> Joly. Cette jeune et charmante cantatrice s'est fait entendre une seconde fois dans *le Barbier de Séville* avec goût et moins émue qu'à la première représentation. Elle a recueilli de nouveaux bravos.

LA MUSIQUE EN TURQUIE. — Le frère de Donizetti, M. Joseph Donizetti, se trouve à la tête de la musique militaire du sultan, qui prend un grand plaisir aux compositions modernes. Presque tous les soirs le sultan assiste aux représentations de la troupe équestre de M<sup>me</sup> de Bach, et il a même permis aux favorites de son harem d'assister à ce spectacle dans une loge grillée.

MARENGO. — Une maison, située hors de la barrière de Grenelle, était signalée comme un tripot où l'on se livrait à des jeux prohibés; et M. Lhuillier, commissaire de police de Vaugirard, qui a su opérer dans ces parages d'heureuses réformes, exerçait sur cet endroit une surveillance active. Les joueurs, pour se livrer à leurs exercices avec plus de sécurité, avaient dressé un chien caniche appelé *Marengo* à les avertir de l'arrivée des agents. Mais un beau jour Marengo manqua à sa consigne: les jeux furent saisis et la maison fermée. Les habitués passèrent leur fureur sur le malheureux caniche. Le lendemain de la fermeture du cabaret, l'intelligent Marengo fut trouvé pendu à la place du bouchon qui servait d'enseigne à la maison. L'animosité de ses bourreaux ne fut pas encore satisfaite par cette atroce vengeance; ils voulurent ternir la mémoire de leur ancien serviteur, en lui attachant au dos une flétrissante pancarte sur laquelle on lisait ces mots infamants que nous reproduisons littéralement: *Siji le pairfid Marangawz, condané à aitre pandu pour traison anver les ami.*

— Barnes, comédien anglais qui vient de mourir, était criblé de dettes. Le samedi, jour de paiement, ses créanciers venaient faire queue à la porte du théâtre, et leur nombre, dans une circonstance, se trouva si grand que, honteux de ce tableau, il n'eut que le temps de se jeter dans l'atroupement, et de le disperser en donnant rendez-vous à tous dans une taverne. Le soin que Barnes avait de changer souvent de logement rendait sa capture difficile, et il ne restait aux officiers du sheriff que cette seule ressource, de le guetter aux heures de répétition et de représentation, ce qui ne l'empêchait pas de passer inaperçu à l'aide d'un déguisement, et en mettant à profit le talent qu'il possédait d'imiter la voix de tel acteur qu'il lui plaisait. Sa mère elle-même ne l'eût pas reconnu. Le soir, il sortait du théâtre tantôt en costume d'officier-général, avec des bottes à l'écuyère et des éperons, tantôt dans l'uniforme d'un simple soldat; un autre jour, il se faisait watchman et portait à la main la lanterne de rigueur, puis perruquier avec la savon-

nette à la main, domestique nègre en livrée, vieille femme, les mains dans son manchon, ou jeune femme, la figure couverte d'un voile et donnant le bras à un gentleman pour l'accompagner. Le plus difficile pour Barnes était de se rendre dans le jour aux répétitions, et c'était encore à un déguisement qu'il avait recours. A cette heure, le costume de pompier était celui qui lui offrait le plus de chances de salut. La culotte de velours, la petite jaquette rouge, la plaque d'assurance sur l'estomac, et par dessus tout un gros nez de carton mêlé de rouge et de noir, relevaient son courage et le faisaient passer triomphant au milieu de ses persécuteurs.

**POLYMNIE ET ÉRATO.** — Une indiscretion a révélé au *Sémaphore* les prémices poétiques d'une jeune Muse marseillaise, M<sup>lle</sup> Rieux, éloignée en ce moment du sol natal. Nous voyons avec plaisir M<sup>lle</sup> Rieux préluder ainsi aux succès qui l'attendent comme cantatrice au Grand-Opéra de Paris. Voici cette romance :

Tant doux pays de mon enfance,  
Coteaux riants, soleil si pur,  
Je songe à toi, belle Provence!  
Tous mes vœux pour ton ciel d'azur,  
Oui, séduisantes Tuileries,  
Au sein de vos brillants jardins,  
Je regrette en mes rêveries  
Ma mer bleue et mes bois de pins.  
Palais-Royal, bazar du monde,  
Centre de chefs-d'œuvre divers,  
Toi que visitent à la ronde  
Tous les peuples de l'univers,  
En contemplant tes galeries,  
Je me rappelle tes destins,  
Et regrette en mes rêveries  
Ma mer bleue et mes bois de pins.



Versailles! terre de merveilles!  
Sol enchanté, palais géant,  
Je te proclame objet des veilles  
Du peuple artistique et savant.  
Eh bien! malgré tes fêtes,  
Tes parcs, ton lac, tes eaux sans fins,  
Je regrette en mes rêveries  
Ma mer bleue et mes bois de pins.

La saison des frimas est de retour à peine, et déjà les irritations de poitrine se multiplient d'une manière déplorable. Cette triste vérité s'explique par la situation de notre ville, assise entre un fleuve et une rivière dont les brouillards n'ont rien à envier à ceux de la Tamise. Nous sommes heureux de pouvoir signaler à nos lecteurs un remède dont les effets sont infaillibles, et qui ne peut manquer de se populariser chaque jour davantage. Nous recevons d'un de nos abonnés la lettre suivante, qui vient à l'appui de notre recommandation.

« Je souffrais depuis quelque temps d'une irritation de poitrine contre laquelle avaient échoué les spécifiques tant prônés du charlatanisme, quand, d'après les conseils de quelques amis, je me suis décidé à faire usage de la *Pâte pectorale balsamique de Lichen d'Islande*, préparée par M. Roussin, pharmacien, rue St-Dominique. Après un court essai de la préparation indiquée, je me suis trouvé parfaitement guéri, et je me crois obligé d'en témoigner publiquement ma reconnaissance par l'organe de votre estimable journal.

» Agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. J. A. »

### Charade.

On n'escalade pas comme on veut mon premier;  
Tu voudrais bien, lecteur, posséder mon dernier;  
Garde-toi d'être pris par mon fougueux entier.

Le mot du dernier logogriphe est *trottoir*.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULLAILLERIE, 49.

### NOUVEAU SAVON DE TOILETTE.

PAR BREVET D'INVENTION.

#### Savon-Moreau balsamique adoucissant.

Malgré le grand nombre de Savons de toilette que la parfumerie a produits jusqu'à ce jour, le consommateur n'a jamais été satisfait; celui que l'inventeur offre aujourd'hui au public, et pour lequel il vient d'être breveté, est le fruit de longs essais. Comparez et jugez, voilà sa devise.

Les Dépôts, pour Lyon, sont chez M<sup>lle</sup> COMBE, ancienne maison Viricel, place des Terreaux, 2; — M. CHAMBERY-COQ, parfumeur, place des Carmes; — M. COLOMBARD, coiffeur, rue St-Dominique, 16.

### COURS DE LANGUE ITALIENNE.

ALEXANDRE SOFFIETTI, avocat, professeur de langue et de littérature italiennes, traducteur et interprète, pour la même langue, près la mairie de Lyon, a l'honneur de prévenir le public qu'il ouvrira, Lundi 5 Novembre, un Cours de 5 mois. Les leçons se succéderont les Lundi, Mercredi et Vendredi de chaque semaine, de 8 à 9 heures du soir. Le prix du Cours est de 60 f., ou de 15 fr. pour 1 mois, payables d'avance. M. Soffietti donne aussi des leçons particulières chez lui et en ville. — S'adresser au domicile du professeur, rue Ste-Marie-des-Terreux, n° 5.

### Hôtel du Parc, à Villefranche (Rhône).

#### PERNEL, TRAITEUR,

Vient de faire réparer et décorer à neuf son Hôtel, qui offre aux voyageurs toutes les commodités désirables. On trouvera chez lui table d'hôte et dîners particuliers.

Il y a de vastes écuries et remises.

### HISTOIRE PITTORESQUE

## DES THÉÂTRES DE PARIS,

ORNÉE D'UN GRAND NOMBRE DE GRAVURES SUR BOIS.

PRIX : 50 C.

Se trouve à Lyon, au Bureau de *L'Entr'acte*, et chez MM. Chambet aîné, quai des Célestins, 50; — Durand, libraire, rue de la Préfecture, 2; — Chambet jeune, libraire, place Lévis; — Guymon, libraire, rue Lafont; — M<sup>me</sup> Gœury, libraire, place des Célestins, 2.

### GABINET DE LECTURE,

Rue de la Préfecture, 2.

M. DURAND vient de joindre à sa librairie un Cabinet de lecture où l'on trouvera toutes les nouveautés aussitôt leur publication.

### BOUGIES DE L'ÉCLAIR.

La Compagnie, dont l'établissement est à Paris, a choisi pour son gérant et son dépositaire à Lyon, M. CHAMBERT aîné, libraire, quai des Célestins, angle de la rue d'Anboise. On trouve chez lui des Bougies au détail, à 1 f. 80 c. la livre, première qualité, et 1 f. 70 c. la seconde. — Les Bougies de l'Éclair sont supérieures à celles des autres Compagnies; elles donnent plus de lumière, et ont été adoptées pour l'éclairage de plusieurs ministères.

La Bougie a un avantage, c'est de durer presque le double de la chandelle, sans en avoir l'odeur et les autres désagréments; elle est surtout agréable pour les lectures du soir, car elle ne fatigue pas la vue et dispense de l'emploi des mouchettes.

Brevet d'imprimeur avec le matériel de l'imprimerie, dans une ville agréable, chef-lieu d'un département voisin, à céder, à des conditions avantageuses. On pourrait y joindre un Etablissement de librairie avec le brevet, et un Cabinet de lecture.

S'adresser chez M. MARIUS CHASTANG, rue du Beuf, n° 5, avant midi.

### Association de la Librairie et de la Presse quotidienne.

# LE PROPAGATEUR,

## JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,

RÉSUMÉ COMPLET DE LA PRESSE QUOTIDIENNE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

Paraissant tous les deux jours.

Prix : 25 francs par an, avec une prime en Livres.

13 — pour six mois.

7 — pour trois mois.

LE PROPAGATEUR, qui compte à peine trois mois d'existence, a obtenu un prodigieux succès; c'est aujourd'hui un des journaux de Paris les plus répandus dans toute la France, et spécialement dans le bassin du Rhône. — Les abonnés d'un an reçoivent pour prime gratuite des ouvrages d'une valeur de 10, 15 francs et au-delà. — On peut s'adresser, pour les abonnements, les primes et les annonces, au Bureau de correspondance de la Société britannique et du Propagateur, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol.

L'entracte lyonnais.



ME LESBROS,

*(Grand théâtre.)*